Marcel Cohen

LECTURE COURANTE
Á L'USAGE DES GRANDS DÉBUTANTS

(Extraits III)

NOTES

2001

I

Le peintre japonais Nakanishi Natsuyuki explique volontiers comment débute sa journée de travail dans son atelier de Tokyo.

Pour se concentrer, il commence par s'allonger sur une couverture, à même le sol, et ferme les yeux. En pensée, il choisit alors l'un des trois itinéraires suivants, qu'il connaît au mètre près pour les emprunter une fois par jour au moins, et depuis trente-cinq ans : la portion de rue menant de son atelier au plus proche café, celle menant de son atelier au bureau de poste, ou bien encore l'itinéraire conduisant de son atelier à la gare.

Ce choix effectué, l'artiste se met à compter de mille à zéro, toujours en ordre décroissant, et autant que possible sur le même rythme. Tandis qu'il égrène les nombres, il s'imagine

alors marchant dans la rue. Ce ne sont pas du tout ses pas fictifs qu'il compte de la sorte, fait-il remarquer : c'est seulement une façon de rester maître de son rêve éveillé, faute de quoi l'expérience pourrait aussi bien durer toute la journée.

« Le plus étrange, explique-t-il, est bien de constater que, lorsque j'arrive à la fin de ma séance de comptage, et que je m'apprête donc à rouvrir les yeux, je ne me trouve pas, en pensée, deux jours de suite au même endroit de la rue. »

II

Un homme a rendez-vous avec sa compagne dans un restaurant. Il y a des mois maintenant qu'ils sont sur le point de rompre. Pourquoi n'en ont-ils rien fait ? La force de l'habitude ? Un reste de tendresse ?

Ce soir-là, l'homme est résolu à proposer une date pour la séparation, et aussi des solutions pratiques auxquelles il a longtemps réfléchi. D'ailleurs, il n'a pas choisi ce restaurant au hasard : c'est ici qu'ils ont dîné ensemble pour la première fois. Le couple est revenu célébrer tous les événements heureux. En réservant une dernière fois cette table, l'homme veut montrer à sa compagne combien il demeure attaché à leur passé commun. Et pourquoi ne resteraient-ils pas bons amis ?

Sa compagne entre, habillée et maquillée avec soin. Elle a trouvé le temps d'aller chez le coiffeur. Elle sourit. A-t-elle imaginé un seul ins-

tant un dîner d'adieu ? Ne se serait-elle préparée que pour mieux afficher toute l'impassibilité hautaine, provocante, dont elle est capable ? Mais comment ne pas penser qu'elle attend plutôt une réconciliation ? Dans ce cas, sa coiffure, sa robe, son maquillage ont tout d'un acquiescement anticipé.

Il aura, en tout cas, suffi à l'homme de la regarder entrer pour comprendre que, cette fois encore, il ne dirait rien. « Frappe-t-on de sang-froid, et dans le dos ? » se répète-t-il. Et, de même, il trouve sa compagne étonnamment belle ce soir-là.

Tandis qu'elle s'attable et plaisante en ouvrant le menu, la conscience d'une bulle, dans laquelle ils se tiennent tous deux, et qu'il suffirait d'un mot pour crever, confère à son amie une vulnérabilité, une beauté vraiment pathétiques. Et c'est aussi comme si, en la dévisageant, l'homme retrouvait toute l'intensité nouée de leur premier rendez-vous. Que le frôlement de la catastrophe puisse le tenailler à ce point, l'homme sait bien qu'en dépit de toutes les incompatibilités cela ressemble encore à de l'amour.

- Mais qu'as-tu donc à me regarder comme ça ? demande-t-elle.

- Mais rien, répond-il. Rien du tout !

III

Un homme écrasé soudain par ce souvenir lumineux : adolescent, lorsqu'il était seul dans l'appartement de ses parents, et certain que personne ne le surprendrait, il s'asseyait au piano et, bien que ne pratiquant aucun instrument, se laissait aller à improviser. En dépit de toute sa maladresse, quelque chose finissait par s'organiser sous ses doigts. La naissance de la petite mélodie avait été si hasardeuse, elle paraissait maintenant si évidente, qu'il pouvait la répéter des dizaines, des centaines de fois, sans en épuiser l'effet ni la spontanéité. Au contraire : plus il la jouait et plus elle semblait ouvrir de nouveaux espaces. Sa fraîcheur demeurait donc intacte. Sans doute une bonne part de complaisance entrait-elle dans cette façon de s'épancher. Cependant, l'adolescent pouvait légitimement se demander si, après des tâtonnements aussi laborieux, la petite mélodie

ne mobilisait pas le meilleur de lui-même.

Et voici que l'homme s'interroge pour savoir quand s'est à jamais perdue sa capacité à se répandre aussi aventureusement dans l'espace, fût-ce avec complaisance, et donc à peupler le monde.

IV

Un homme de plus en plus acerbe à mesure qu'il dévore l'autobiographie d'un personnage célèbre. Passé le premier mouvement d'humeur, il est assez lucide (et honnête) pour admettre qu'il se voit dépossédé de l'essentiel de sa propre biographie. Les deux hommes, en effet, ont le même âge. Ils ont vécu les mêmes événements et en ont été affectés aussi profondément l'un que l'autre. Ils en ont tiré les mêmes enseignements et, à peu de chose près, ont trouvé les mêmes mots pour les expliquer, l'un à ses proches, l'autre, aujourd'hui, à ses innombrables admirateurs.

Les ressemblances s'arrêtent là : tandis que l'homme célèbre recueille l'énorme surcroît d'intérêt que lui vaut le récit de sa vie, l'inconnu, à proportion exacte du succès du livre, est de plus en plus mal à l'aise pour détailler ce

qui caractérisait la sienne.

Peut-être y a-t-il pire : face au succès du livre, comment affirmer que l'inconnu ne passera pas pour un fabulateur réinventant son passé à seule fin de détourner quelques miettes de l'immense sympathie du public ?

Une chose est certaine : l'inconnu sent que son passé se dévalue à une allure terrifiante. Il est même très bien placé pour pressentir que, si l'on pouvait explorer le for intérieur des foules se jetant sur le best-seller, c'est sa vie tout court qui, désormais, paraîtrait illégitime, de même qu'il n'y a place que pour un seul pauvre à la sortie de la messe.

V

- Dans ma compagnie, explique un ancien militaire, monter la garde était considéré par tous comme une corvée. Personnellement, j'aimais la solitude des nuits au grand air, et me portais fréquemment volontaire, ce qui me valait de passer pour un excentrique. Comment expliquer ce que je ressentais ? Sans doute ne le comprenais-je pas tout à fait moi-même. Ce qui ne m'empêchait pas d'être conscient de protéger des bâtiments où personne n'aurait songé pénétrer. Qui tenterait d'entrer par effraction dans une caserne bourrée d'armement où quelques centaines d'hommes dans la force de l'âge, et parfaitement entraînés, dorment à proximité de leur fusil ?

Ainsi, ma présence était-elle plus symbolique que dissuasive. En réalité, ce sont mes camarades endormis qui me gardaient, non le

Il reste encore plus d'une heure à attendre et l'homme se réfugie maintenant dans un café proche de l'église où sera célébrée la messe. Il se reproche de ne pas s'être habillé plus chaudement, ce qui lui aurait permis de marcher dans la campagne. Des habitués jouent au baby-foot. Dans l'arrière-salle, l'homme trouve une pile d'hebdomadaires sur le radiateur et, au-dessus de ceux-ci, un numéro de revue vieux de cinq ans. Il regrette le journal qu'il a jeté tout à l'heure dans la corbeille et se résout à entreprendre la lecture d'un reportage sur les derniers rhinocéros de la jungle de Sumatra.

L'homme se sent vaguement coupable à l'égard de son ami. C'est un peu comme si sa peine s'était prématurément tarie. À moins que l'absence de toute pensée en soit, après tout, la plus juste expression. Auquel cas il n'y aurait rien de plus amical ni de plus profondément attristé que son soudain intérêt pour le rhinocéros. Mais ne lirait-il pas le même article, et dans le même état d'esprit, se demande-t-il, s'il avait trois heures à perdre entre deux rendez-vous d'affaires ?

VII

- Savez-vous combien de fois vous avez fait le tour du monde ?
- Dix fois, douze fois peut-être. Quelle importance ?
- Cela n'a aucune importance ?
- Les souvenirs ne s'additionnent pas indéfiniment et ceux des marins se dévaluent du jour au lendemain lorsqu'ils cessent de naviguer.
- Il y a longtemps que vous ne naviguez plus ?
- Quelques mois.
- Vous n'avez aucun espoir de retrouver un embarquement ?
- Aucun, ou presque.
- Et un emploi à terre ?
- Il faut se résoudre à se reconvertir.
- C'est le plus difficile ?
- Il faut accepter de ne plus naviguer, accepter

de travailler, et se résigner aussi à ne plus vivre qu'avec des souvenirs.

- En mer, on ne travaille pas ?

- Huit heures par jour, comme partout ailleurs, souvent beaucoup plus, et sept jours sur sept encore. Cependant, « travailler » est un mot que les marins n'emploient pas. Ils prennent leur quart, ils piquent la rouille, ils graissent les machines, ils les réparent, ils les surveillent, ils sont à la manœuvre : ils ne « travaillent » pas. En réalité, ils font avancer le navire en attendant d'arriver et, arrivés, ils sont heureux en attendant de repartir. Attendre n'est pas un travail, même en mer.

- Et les souvenirs ?

- À terre, ils deviennent vite empoisonnés.

- Naviguer, c'est accumuler des souvenirs empoisonnés ?

- Les souvenirs n'ont de sens qu'en mer, racontés à d'autres marins. Que voulez-vous faire sur un bateau sinon raconter vos précédents voyages ?

- Les marins ne racontent pas leurs voyages aux terriens ?

- Les terriens ne comprennent rien aux souvenirs des marins. Il faut tout leur expliquer. C'est comme si les souvenirs étaient morts.

- Qu'attendent les marins ?

- Ils n'en ont pas la moindre idée, mais l'attente est une drogue, c'est vrai.

- Ils attendent ce qui n'arrive jamais ?

- À les écouter, le voyage en cours est toujours calamiteux. Mais ils évoquent pourtant de nouveaux souvenirs heureux à chaque voyage et ils n'ont qu'une vie.

- Qu'est-ce qu'un souvenir heureux ?

- Il faut bien reconnaître que les meilleurs souvenirs consistent souvent à se remémorer les plus sales moments.

VIII

Évoquant le drame d'une inconnue, découvert au cours de ses lectures, et qui ne cesse de le hanter depuis plusieurs semaines maintenant, un homme se demande ce qui le frappe le plus : la culpabilité sans rémission, pire que la mort, transformant en un instant une femme en fantôme, ou le petit miracle voulant qu'un témoin impuissant, lui-même au comble de la frayeur, ait conservé assez de sang-froid et d'humanité pour comprendre la tragédie qui venait de se nouer sous ses yeux, lui donnant une chance de parvenir jusqu'à nous ?

Septembre - octobre 1941. À marches forcées, l'armée roumaine déporte quelque 150 000 Juifs vers la Transnitrie. D'innombrables morts sont abandonnés dans les villages et le long des routes, souvent mutilés, et détroussés au fur et à mesure de leurs moindres richesses. Des offi-

ciers errent, les poches pleines de bijoux. Pour traverser le Dniestr, les déportés qui n'empruntent pas les ponts doivent s'entasser sur des bacs surchargés, dans une panique indescriptible. Beaucoup se noient. Tombée à terre sur la rive, une vieille femme ne peut se relever en dépit des coups qui pleuvent sur elle : ses cheveux blancs ont été piétinés et, malgré tous ses efforts, restent pris dans la glaise. Une autre femme tient un nouveau-né serré dans un oreiller. Lorsque l'embarcation atteint la rive opposée, l'oreiller, qu'elle n'a cessé de presser contre sa poitrine, est vide. Selon toute vraisemblance, l'enfant a glissé pendant la bousculade précédant l'embarquement et a été piétiné tandis que les soldats, à coups de crosse, poussaient la foule terrorisée vers le fleuve[1].

IX

Un pianiste fait les cent pas devant la partition qu'il était en train de déchiffrer, fasciné et terrorisé tout à la fois par ces deux anecdotes, se heurtant soudain dans son esprit avec toute la violence imaginable :

- Stéphane Mallarmé et Paul Valéry faisant inlassablement les cent pas eux aussi, après avoir assisté à un concert, un dimanche en fin d'après-midi, sur le quai d'Orsay, non loin de l'Alma, tout en réfléchissant à haute voix sur ce thème proposé par Valéry, comme il le révèlera dans ses *Cahiers* : « Je rêvais d'un être qui eût les plus grands dons pour n'en rien faire, s'étant assuré de les avoir. »

- La pianiste Clara Haskil menacée de cécité, ou à tout le moins de grave lésion cérébrale (et peut-être des deux) par une tumeur au nerf

optique et qui, opérée sous anesthésie locale pendant la Seconde Guerre Mondiale, et parfaitement consciente tandis que travaille le chirurgien, pianote sur ses genoux le *Concerto jeune homme* de Mozart pour tenter d'apprécier si elle perd, ou non, quelque chose de ses moyens[2].

X

Sur le Pont de l'Europe, surplombant les voies de la Gare Saint-Lazare, un homme se souvient comment, autour de sa dixième année, il guettait au même endroit le passage des locomotives à vapeur. Et il se demande combien d'hommes et de femmes partagent le souvenir d'une telle ferveur doublée d'un rite initiatique. Quel autre spectacle aurait mieux mêlé, aux yeux d'un enfant, le sentiment de la plus extrême précarité et celui d'une présence au monde aussi héroïque ?

Debout dans l'alignement des rails, les pieds et une partie du visage entre les barreaux tout en s'agrippant des deux mains, le petit garçon trouvait là, et en plus intense, toute l'exaltation mêlée d'effroi rôdant autour de la cage aux fauves. L'échappement sonore à deux temps s'enflait. Le monstre approchait, empanaché

de blanc. Derrière lui, le convoi ondulait. Dans un univers voué au noir (ballast, murs de soutènement, grilles, pont, portiques) et où la nuit stagnait comme dans un puits, le métal luisant des rails, le bandage des roues, les pistons, allumaient seuls une lueur. Un enfant lui-même ne pouvait pas ne pas remarquer que c'était aussi l'éclat d'une lame.

Attendue et redoutée, la gerbe d'escarbilles obligeait à fermer les yeux. Du moins la bouffée d'air brûlé frappait-elle de plein fouet la poitrine. Un instant, elle gonflait les jambes de pantalon et la blouse d'écolier. Les pistons lâchaient leur exhalaison d'huile chaude. Mêlée à la petite traînée de poussier arraché au tender, elle n'était perceptible qu'après coup, comme le sillage odorant d'un animal.

Rouvrant les yeux, l'enfant se découvrait flottant dans un nuage. Très loin déjà, emportée par le courant d'air qu'engendrait le pont, la volée d'escarbilles, soudain rabattue, rougeoyait en tirebouchonnant au dessus des wagons. La vague métallique déferlait, monotone, ponctuée par le heurt des boggies. Le pont tremblait. Des flocons achevaient de se désintégrer dans le ciel. Venait la note grêle du fourgon, attendue et toujours jugée un peu indigne : faute de lest, et sa porte invariablement ouverte, l'ultime wagon semblait sauter sur les raccords comme une casserole.

De l'autre côté du pont, la lanterne rouge avait depuis longtemps disparu que l'odeur de soufre imprégnait encore les vêtements. Et c'est cette odeur que l'enfant retrouvait, sous les verrières sonores, mêlée à l'eau de Cologne des mouchoirs et aux parfums des femmes, le long des voitures bleu sombre des wagons-lits, lorsque la famille sacrifiait au rite de l'accompagnement des voyageurs. Quand bien même ils étaient au repos, il est clair qu'il restait une petite note d'héroïsme à venir flairer d'aussi près de tels monstres.

1 Raul Hilberg se référant aux dépositions de Hermann Picker et de Klara Horn, Yad Vashem, *Histoire orale*, in *La Destruction des Juifs d'Europe*, traduit de l'anglais par Marie-France de Paloméra et André Charpentier, Fayard, 1988, p. 671.

2 Paul Valéry, *Cahiers*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1973, tome I, p. 176. Journal *Le Monde*, Alain Lompech, 3 janvier 1995.

Ce livre,
le quatrième de la collection *NOTES*,
dirigée par Raquel Levy,
a été réalisé en mars 2001

NOTES
70, avenue Foch - 75116 Paris